

blissent. Dès le premier coup de canon d'Oudinot, toutes les batteries de Lobau font un feu terrible, les unes sur les ouvrages ennemis, les autres sur le terrain qu'il occupe, le plus grand nombre sur Enzersdorf et ses alentours. On voit perpétuellement en l'air une quantité de bombes et d'obus enflammés. Masséna jette de son côté dix-huit cents hommes sur l'autre rive; ils passent dans cinq bacs. Le premier a de la peine à aborder, les hommes se jettent à la nage et le tirent à terre; alors le passage continue sans interruption. Les postes de l'ennemi sont enlevés ou surpris, et on établit les ponts préparés à l'avance. Celui d'une seule pièce se trouve placé en huit ou dix minutes, malgré la baisse des eaux. Le quatrième corps commence immédiatement à défilé, le transport continue sur les bacs. On commence des ponts de radeaux et de bateaux sur l'île Alexandre. Le premier est fini à trois heures, le second à deux; un quatrième est jeté plus haut; le cinquième avance rapidement. Cependant la canonade continuait d'une manière épouvantable; Enzersdorf est bientôt la proie des flammes. L'ennemi ne répondait que

faiblement en face des ponts; mais il tonnait de tous ses ouvrages sur le terrain de l'ancien passage, où il croyait que notre armée débouchait. A tout ce fracas vint se joindre un orage terrible et une pluie par torrens, qui produisit un froid extraordinaire. Les travaux n'en sont nullement dérangés. Napoléon est partout, courant à pied d'un pont à l'autre, au milieu des boues et de ces rives glissantes où on culbute à chaque instant. Infanterie, artillerie, cavalerie, tout défile sans relâche. A mesure qu'on gagne du terrain sur la rive gauche, Napoléon fait assurer ses premiers progrès. Il a donné à l'avance aux officiers du génie l'ordre de tracer quatre immenses redans pour couvrir les ponts. Ainsi chaque pas que font les troupes, préparé par le feu terrible qui écrase l'ennemi, est protégé par des ouvrages contre tout accident. L'avant-garde ennemie, qui se trouvait dans cette partie, cède le terrain presque sans combattre, et se retire au-delà d'Enzersdorf, selon l'ordre qu'elle en a reçu!

» Malgré la multiplicité des ponts, il fallait encore plusieurs heures pour faire défilé une armée aussi nombreuse que

la nôtre. Les corps de la deuxième et troisième lignes non encore formées, arrivaient successivement. Ce n'est que vers midi que la première ligne se trouve établie perpendiculairement au Danube, selon l'ordre donné : Masséna à gauche, Oudinot et Bernadotte au centre, Davoust à droite. Ces corps sont par régimens serrés en masse. Ils occupent ainsi un bien petit espace. L'armée d'Italie, la garde, avec le onzième corps viennent former la deuxième ligne, et les réserves de cavalerie la troisième. Le reste de l'armée étant arrivé, ou près de l'être, Napoléon porte en avant sa première ligne et s'étend en éventail, etc.»

Ici se trouvent les développemens de cette célèbre bataille de Wagram, tellement remarquable par les mouvemens préparatoires et les grandes manœuvres instantanées qui la rendent une des plus longues qui aient été livrées : ils remplissent toute une semaine. Cette bataille est encore une des plus mémorables des temps modernes, par les forces qui combattirent de part et d'autre, la réputation des deux généraux opposés, les pertes des deux armées, et son grand résultat, la paix de Vienne. Cet évé-

ment fournit à l'auteur les détails les plus lucides, les réflexions les plus judicieuses. Mais je passerai tout de suite aux premiers résultats de la bataille proprement dite. Elle coûta aux Autrichiens vingt-quatre mille morts ou blessés, et nous laissa vingt mille prisonniers. Toutefois elle fut loin encore de remplir les espérances de Napoléon ; l'armée reprocha à un de ses lieutenans, dont elle s'était déjà plainte à Austerlitz, à Léna, à Than, etc., d'avoir, le cinq, attaqué trop tard Wagram ; évacué, le six, sans combattre, Aderclaa, tête de notre position, appui des manœuvres de Napoléon, et qui, entre les mains de l'Archiduc, devint celui de sa résistance et de ses attaques. Peut-être ce lieutenant de l'Empereur eût-il pu se rejeter sur la mauvaise conduite des troupes étrangères qui lui étaient confiées ; mais loin de là, il se permit même, contre l'usage reçu, une proclamation individuelle dans laquelle il les qualifiait de *colonne de granit* ; ce qui remplit d'étonnement les autres corps, et porta l'Empereur à le renvoyer en France.

• Napoléon, compagnon et juge des

hauts faits de ses braves, leur distribua de nombreuses récompenses. Passant en revue l'armée d'Italie, le lendemain de la bataille, il dit aux soldats : « Vous êtes de braves gens, vous vous êtes tous couverts de gloire ! » Une proclamation témoigna à l'armée la satisfaction de son Empereur, et s'adressa plus particulièrement au génie, à l'artillerie et aux pontonniers, qui, par leurs immenses travaux, avaient préparé tous ces miracles.

» Napoléon fit trois maréchaux sur le champ de bataille : Oudinot, Marmont et Macdonald. Il embrassa ce dernier, délaissé long-temps à cause des dissentimens antérieurs. Le nouveau maréchal, attendri jusqu'aux larmes, s'écria, dans l'effusion de son cœur, qu'il lui vouait désormais une fidélité sincère, engagement que Napoléon, du reste, a eu l'occasion de témoigner avoir été rempli.

L'auteur, après avoir analysé la conduite et les fautes de l'Archiduc en cette circonstance, dit : « Pour Napoléon, il s'est conduit, dans cette bataille, d'après les mêmes principes que dans l'ensemble de la campagne. Il a tenu ses troupes sous sa main, et a manœuvré excentri-

quement. Attaqué et prévenu, il a laissé l'ennemi démasquer son mouvement, l'a attaqué lui-même à son tour au moment et au point favorables. Rien ne lui a échappé, ni les dangers de la gauche et de l'île de Lobau, où il envoie Boudet ; ni les dangers de la droite, où il renforce Davoust, au cas que le prince Jean arrivât. Cependant il a éprouvé de grands contre-temps : si l'attaque du cinq au soir eût été convenablement faite, elle eût réussi, et dès-lors l'armée de l'Archiduc, percée par le centre, était séparée en deux parties qui pouvaient être fortement entamées, et qui rejetées, l'une sur la Bohême, l'autre sur la Hongrie, ne se seraient plus rejointes. On eût évité dès-lors la grande bataille et toutes les chances du lendemain. Si Adercla n'eût pas été abandonné sans coup férir, le six au jour, l'armée française, qui se trouvait concentrée, aurait culbuté du premier effort le centre dégarni de l'ennemi, et serait retombée sur sa droite, qui eût été écrasée ou noyée dans le Danube, etc., etc.

» Cependant l'Archiduc se retirait en toute hâte sur la Bohême, et sa retraite, quoique faite avec une grande habileté,

allait développer les conséquences de la bataille, bien plus désastreuse encore que la perte de la bataille elle-même. Chaque jour, chaque instant voyait entamer l'armée ennemie : elle était menacée de périr en détail. La Cour de Vienne sentit toute l'imminence du danger, et se hâta de le prévenir. Le dix, vers le soir, Masséna, poursuivant ses avantages et maître des faubourgs de Znaïm, allait enlever la ville, quand un cri universel se fit entendre tout le long de la ligne, celui de *cessez le feu, cessez le feu*. Une députation autrichienne avait atteint Napoléon, pour traiter de la paix et solliciter une armistice. Ce dernier point devint un grand sujet de dissertation dans toute l'armée et sous la tente même de l'Empereur. La situation vraiment critique des forces autrichiennes était visible à tous les yeux, et grand nombre pensaient que c'était un devoir que de recueillir inflexiblement le prix de tant d'efforts, que le temps était venu d'en finir une fois pour toutes avec une Cour sans bonne foi, dont les protestations et les sermens n'avaient jamais pour but que de gagner du temps et de machiner de nouvelles attaques. Napo-

léon ne pensa pas ainsi, et, prenant une plume, signa l'armistice, disant : « *Il y a eu assez de sang versé.* »

» Cette armistice nous livra les deux rives du Danube jusqu'à Raab, et toutes les provinces allemandes; c'est-à-dire que nos troupes eurent à occuper un tiers de la monarchie autrichienne avec plus de huit millions de population. L'armée ennemie se retira par le Nord de la Moravie, au-delà de Presbourg, dans le reste de la Hongrie, abandonnant désormais la défense de la Bohême à ses seules et propres forces. Le commandement en fut retiré à l'archiduc Charles, qui emporta, quelles qu'eussent été d'ailleurs ses combinaisons militaires, l'intérêt le plus vif des militaires français, leur admiration même pour la valeur personnelle dont il avait prodigué les preuves. Son malheur, disait-on, avait été d'avoir eu Napoléon à combattre, et chacun pensait qu'aucun général en Europe n'eût pu même faire aussi bien.

» Là se termine une campagne de moins de trois mois, qui pourrait même compter une autre espèce de suspension d'armes tacite de quarante-trois jours;

et durant ce court intervalle, que de choses ! et quels résultats !!!....

» La victoire de Wagram eut sur les esprits et la politique l'influence devenue habituelle. Napoléon avait ouvert la campagne au moment d'une crise vraiment effrayante : la ligue était générale contre lui, les machinations universelles. La victoire d'Eckmühl frappa de terreur toutes les malveillances, et contint tous les mouvemens; le revers d'Essling ranima tous les plans et réveilla toutes les espérances. Wagram les confondit de nouveau; chacun s'empessa de reprendre son attitude soumise, et de multiplier ses protestations de dévoûment et de bonne amitié.

» Le cabinet anglais, qui n'avait pas su ou voulu aider l'Autriche quand elle luttait encore, se hâta, aussitôt qu'il la vit abattue, d'effectuer, avant le retour des troupes françaises, son expédition contre le port d'Anvers, dont la destruction lui tenait si fort à cœur : il la manqua par impéritie. Toutefois cette diversion suffit encore pour ranimer les secrètes espérances de l'Autriche, et lui faire traîner les négociations en longueur. C'est dans cet intervalle qu'un

événement imprévu fut sur le point de déjouer toutes les combinaisons, et de donner un tout autre cours aux événemens de l'Europe : Napoléon fut à l'instant de tomber à Schœnbrun sous le couteau d'un fanatique. Si l'acte eût été consommé, qui peut dire ce qui se serait passé en Europe!!! *

» Enfin l'expédition d'Anvers avortée, et Napoléon prenant le ton menaçant, l'Autriche signa, le quatorze octobre, la paix de Vienne, dont les conditions, vu le véritable état des choses, purent être regardées comme de nouveaux actes de la clémence du vainqueur.

» Napoléon épargna donc encore une fois l'Autriche; c'est qu'il était loin de

* J'ai entendu l'Empereur se faire précisément la même question, et y répondre en parcourant en peu d'instans huit ou dix hypothèses diverses avec cette fécondité d'idées et cette rapidité d'expressions qui lui étaient si particulières. Si je ne l'ai pas mentionné en son lieu, c'est que, ne voyant pas qu'il en pût ressortir aucun bien, et y jugeant de nombreux inconvéniens, j'ai cru devoir omettre le tout; seulement il termina disant : « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schœnbrun eût été moins funeste pour la France que ne l'a été mon union avec l'Autriche. »

vouloir la détruire, qu'il la jugeait nécessaire à sa politique, et qu'il espérait se l'attacher enfin à force de bienfaits. Il s'est cruellement trompé !!!... Et toutefois on a pu lire plus haut, quelque part dans ce Recueil, qu'il s'accusait, comme d'une véritable faute, de l'avoir laissée trop forte après Wagram. « Le lendemain de la bataille, j'eusse dû, » disait-il, faire connaître par l'ordre du jour, que je ne traiterais avec l'Autriche, qu'après la séparation préalable des couronnes d'Autriche, de Hongrie, de Bohême, placées sur des têtes différentes. »

Ici l'auteur, après des réflexions générales sur cette magnifique campagne, récapitule ce que la patrie, en cette dernière occasion, doit en aussi peu de temps, à l'activité, à la force d'âme et à l'immensité du génie d'un seul homme; il démontre que la gloire, l'indépendance, la splendeur, la félicité de cette patrie, étaient le premier, l'unique sentiment de cet homme vraiment grand; et il termine en expliquant ainsi son extrême modération dans son dernier triomphe. « C'est que Napoléon, dit-il, » bien au-dessus de ses victoires et des

» ambitions ordinaires, s'était imposé la plus belle, la plus grande des missions. » Poussé à une haute dictature, d'abord en France, par les factions qui la divisaient et mettaient son existence en péril; ensuite sur toute l'Europe, par la constante coalition de ses ennemis, leurs attaques perpétuelles, le refus obstiné de la paix générale, il avait su juger inévitable la régénération moderne; et prétendait à la diriger.... Placé au plus haut point des lumières, au-dessus des intérêts comme des passions, il avait pu peser les nécessités du temps.... Chef de la cause des peuples triomphans, il voulait en traiter à l'amiable avec les Rois vaincus, etc. »

Dans mon recueil, l'auteur trouvera plus d'une fois dans les paroles de Napoléon même, l'occasion d'être fier de l'avoir si bien deviné, et il goûtera surtout la douce satisfaction de cœur de l'avoir admiré, aimé, en pleine connaissance de cause.

Mardi 13.

Sur la guerre de Russie. — Fatalités, etc. —
M. de Talleyrand, etc. — Corine de M^{me} de
Staël. — M. Necker, etc.

L'Empereur m'a emmené de bon matin fort loin dans le bois; il a causé plus d'une heure sur la situation de la France: de là, il est revenu sur les gens qui l'avaient trahi, sur les fatalités nombreuses qui l'avaient entraîné; la sécurité perfide causée par son mariage avec l'Autriche; l'aveuglement des Turcs, qui font la paix précisément quand ils devaient faire la guerre; celui de Bernadotte, qui obéit à son amour-propre et à ses ressentimens, plutôt qu'à sa véritable grandeur et à sa stabilité; une sagesse rigoureuse outre mesure; jusqu'à la supériorité d'esprit de M. de Narbonne à Vienne, qui, découvrant l'Autriche à nu, la força de se hâter; enfin les succès même de Lutzen et de Bautzen, qui, ramenant le Roi de Saxe à Dresde, le mirent, lui Napoléon, en possession des signatures hostiles de l'Autriche, et ne lui laissèrent plus aucun faux-fuyant. « Quel malheureux concours pourtant! » disait-il d'un accent tout-à-fait expres-

» sif; et toutefois, continuait-il, le lendemain de la bataille de Dresde, François avait envoyé déjà quelqu'un pour traiter. Il fallut que l'échec de Vandamme arrivât à point nommé comme pour aider à l'arrêt du destin. »

M. de Talleyrand, sur la conduite duquel l'Empereur revenait beaucoup, pour savoir, disait-il, quand il avait commencé véritablement à le trahir, l'avait poussé fortement à la paix au retour de Leipsick. « Je lui dois, observait-il, cette justice: il blâma mon discours au Sénat; mais approuva fort celui au Corps Législatif. Il ne cessait de me répéter que je me méprenais sur l'énergie de la nation; qu'elle ne seconderait pas la mienne, que je m'en verrais abandonné, qu'il me fallait m'accommoder à tous prix. Il paraît qu'il était alors de bonne foi, qu'il ne trahissait point encore. Talleyrand n'a jamais été pour moi éloquent ni persuasif; il roulait beaucoup et longtemps autour de la même idée. Peut-être aussi, me connaissant de vieille date, s'était-il fait une manière pour moi; du reste, il était si adroitement évasif et divagant, qu'après des con-

» versations de plusieurs heures; il s'en
 » allait, ayant échappé souvent aux éclair-
 » cissements ou aux objets que je m'étais
 » promis d'en obtenir, lorsque je l'avais
 » vu arriver, etc., etc.»

Quant aux affaires du moment et au sujet des derniers journaux qui peignaient la France en agitation toujours croissante, le résultat a été que, pour toute l'Europe, les chances de l'avenir semblaient indéfinies, multipliées, inépuisables; qu'il existait un fait constant qui nous parvenait de tous côtés, c'est que personne en Europe ne se croyait dans une attitude stable. Chacun semblait redouter ou pressentir des évènements nouveaux, etc.

L'Empereur m'a retenu à déjeuner avec lui sous la tente; il a fait ensuite apporter Corine de M^{me} de Staël, dont il a lu quelques chapitres. Il ne pouvait l'achever, disait-il. M^{me} de Staël s'était peinte si bien dans son héroïne, qu'elle était venue à bout de la lui faire prendre en grippe. « Je la vois, disait-il, je l'entends, je la sens, je veux la fuir, et je jette le livre. Il me restait de cet ouvrage un meilleur souvenir que ce que j'éprouve aujourd'hui. Peut-être est-ce

» parce que dans le temps je le lus avec
 » le ponce, comme dit fort ingénieusement M. l'abbé de Pradt, et non sans
 » quelque vérité. Toutefois je persisterai,
 » j'en veux voir la fin; il me semble tous
 » jours qu'il n'était pas sans quelque intérêt. Je ne puis pardonner du reste à
 » M^{me} de Staël d'avoir ravalé les Français
 » dans son roman. C'est assurément une
 » singulière famille que celle de M^{me} de
 » Staël! Son père, sa mère et elle, tous
 » trois à genoux, en constante adoration
 » les uns des autres, s'enfumant d'un
 » encens réciproque pour la meilleure
 » édification et mystification du public.
 » M^{me} de Staël, toutefois, peut se vanter
 » d'avoir surpassé ses nobles parens,
 » lorsqu'elle a osé écrire que ses sentimens pour son père étaient tels, qu'elle
 » s'était surprise à se trouver jalouse de
 » sa mère.

» M^{me} de Staël était ardente dans ses
 » passions, continuait-il; elle était furieuse, forcenée dans ses expressions.
 » Voici ce que lisait la police durant sa
 » surveillance. — Je suis loin de vous,
 » écrivait-elle à son mari, apparemment.
 » Venez à l'instant, je l'ordonne, je le
 » veux, je suis à genoux..... je vous im-

» plore !.... Ma main est saisie d'un poi-
 » gnard !.... Si vous hésitez, je me tue,
 » je me donne la mort, et vous serez
 » coupable de ma destruction. » C'était
 Corine ; tout-à-fait Corine.

Elle avait accumulé, dans le temps, tous ses efforts, toutes ses ressources sur le général de l'armée d'Italie, disait l'Empereur ; elle lui avait écrit au loin sans le connaître ; elle le harcela présent. A l'en croire, c'était une monstruosité que l'union du génie à une petite insignifiante Créole, indigne de l'apprécier ou de l'entendre, etc. Le général ne répondit malheureusement que par une indifférence qui n'est jamais pardonnée par les femmes, et n'est guère pardonnable en effet, observait-il en riant.

A son arrivée à Paris, il se trouva poursuivi du même empressement, continuait-il ; mais de sa part, même réserve, même silence. M^{me} de Staël, cependant, résolue d'en tirer quelques paroles et de lutter avec le vainqueur de l'Italie, l'aborda debout au corps dans la grande fête que M. de Talleyrand, ministre des relations extérieures, donnait au général victorieux. Elle l'inter-

pella au milieu d'un grand cercle, lui demandant quelle était à ses yeux la première femme du monde, morte ou vivante. « Celle qui a fait le plus d'enfans, » répondit Napoléon, avec beaucoup de simplicité. » M^{me} de Staël, d'abord un peu déconcertée, essaya de se remettre en lui observant qu'il avait la réputation d'aimer peu les femmes. « Pardonnez-moi, reprit Napoléon, j'aime beaucoup la mienne, Madame. »

Le général de l'armée d'Italie eût pu sans doute mettre le comble à l'enthousiasme de la Corine genevoise, disait l'Empereur ; mais il redoutait ses infidélités politiques et son intempérance de célébrité ; peut-être eût-il tort. Toutefois l'héroïne avait fait trop de poursuites, elle s'était vue trop rebutée, pour ne pas devenir une chaude ennemie. « Elle suscita d'abord Benjamin Constant, qui n'entra pas bien loyalement dans la carrière, observait l'Empereur : » lors de la formation du tribunaat, il employa les plus vives sollicitations près du Premier Consul pour s'y trouver compris. A onze heures du soir il suppliait encore à toute force ; à minuit, et la faveur prononcée, il était déjà

» relevé jusqu'à l'insulte. La première
 » réunion des tribuns fut pour lui une
 » superbe occasion d'invectiver. Le soir,
 » illumination chez M^{me} de Staël. Elle
 » couronna son Benjamin au milieu d'une
 » assemblée brillante, et le proclama un
 » second Mirabeau. A cette farce, qui
 » n'était que ridicule, succédèrent des
 » plans plus dangereux. Lors du concor-
 » dat, contre lequel M^{me} de Staël était
 » forcenée, elle unit tout à coup contre
 » moi les aristocrates et les républicains :
 » — Vous n'avez plus qu'un moment, leur
 » criait-elle, demain le tyran aura qua-
 » rante mille prêtres à son service. »

M^{me} de Staël ayant enfin lassé toute
 patience, disait Napoléon, fut envoyée
 en exil. Son père avait déjà vivement
 déplu lors de la campagne de Marengo.
 « A mon passage j'avais voulu le voir,
 » disait l'Empereur, et n'avais trouvé
 » qu'un lourd régent de collège, bien
 » boursoufflé. Peu de temps après, et
 » dans l'espoir sans doute de reparaitre
 » avec mon secours sur la scène du
 » monde, il publia une brochure dans
 » laquelle il prouvait que la France ne
 » pouvait plus être république ni monar-
 » chie. On ne voit pas trop, disait l'Em-

pereur, ce qui lui restait. Il appelait
 dans cet ouvrage le Premier Consul,
 » *l'homme nécessaire*, etc., etc. Lebrun
 » lui répondit, par une lettre en quatre
 » pages, dans son beau style et d'une
 » façon très-mordante : il lui demandait
 » s'il n'avait pas assez fait de mal à la
 » France, et s'il ne se lassait pas, après
 » son épreuve de la Constituante, de
 » prétendre à la régenter de nouveau ?

» M^{me} de Staël, dans sa disgrâce, com-
 » battait d'une main et sollicitait de l'autre.
 » Le Premier Consul lui fit dire qu'il
 » lui laissait l'univers à exploiter, qu'il
 » lui abandonnait le reste de la terre, et
 » ne se réservait que Paris, dont il lui
 » défendait d'approcher. Mais Paris était
 » précisément l'objet de tous les vœux
 » de M^{me} de Staël. N'importe, le Consul
 » fut constamment inflexible. Toutefois
 » M^{me} de Staël renouvelait de temps à
 » autre ses tentatives. Sous l'empire elle
 » voulut être dame du palais ; il y avait
 » sans doute à dire oui ou non ; mais le
 » moyen qu'on pût tenir M^{me} de Staël
 » tranquille dans un palais ! etc., etc. »

Après dîner l'Empereur nous a lu les
 Horaces, que notre admiration a sou-

vent interrompus. Jamais Corneille ne nous avait semblé plus grand, plus beau, plus nerveux que sur notre rocher.

Mercredi 14.

De la chasse à Sainte-Hélène, etc. — Veille du 15 Août, etc.

L'Empereur est sorti de bonne heure. Avant neuf heures il m'a fait appeler; il était dans l'intention de monter à cheval et d'essayer de pouvoir tirer quelques perdrix que nous apercevons toutes les fois que nous sommes en voitures, qui se laissent toujours approcher tant que nous sommes sans armes, mais jamais autrement. L'Empereur s'est mis à marcher pour tâcher de se poster à propos; mais on n'a pu retrouver les perdrix; il s'est fatigué promptement et a pris le parti de monter à cheval, observant que tout ceci n'était point précisément les chasses de Rambouillet ni de Fontainebleau. Au retour nous avons déjeuné sous la tente; l'Empereur a fait asseoir à table le petit Tristan, qu'il a vu traverser la prairie, et s'en est fort amusé pendant tout le repas.

Après le déjeuner, l'Empereur a fait

relire et à clos le chapitre de Rivoli *. Nous en étions aux trois quarts, quand l'annonce du Gouverneur nous a fait quitter précipitamment la tente et prendre refuge chacun dans notre tanière. L'Empereur a voulu beaucoup moins qu'un autre se laisser relancer; ses conversations avec le Gouverneur lui sont par trop pénibles et désagréables. « Je n'en veux plus avoir, dit-il. Il m'échappe des choses dures qui compromettent mon caractère et ma dignité; il ne doit sortir de ma bouche que des choses flatteuses. » Il se trouvait fatigué de sa course du matin; il s'est mis au bain.

Sur les cinq heures il a fait un tour en calèche : le temps était délicieux.

Le Gouverneur avait vivement désiré voir l'Empereur; il avait, disait-il, à lui parler d'affaires. On soupçonne que c'était pour lui dire qu'il n'avait plus d'argent, qu'il avait tout épuisé et ne savait plus comment faire; ce qui eût été fort indifférent à l'Empereur, qui n'eût pas

* Il se trouve imprimé dans ce recueil, tome 3, page 240.